Leroux, Louis Patrick. *Ludwig & Mae. La litière. Rappel. Ressusciter. Sudbury : Prise de parole, 2016. 263 p.*

La litière (1994), *Rappel* (1995) et *Ressusciter* (1996) sont trois pièces qui s'imbriquent l'une dans l'autre tout en gardant, chacune, son autonomie et que la traduction en anglais (*Ludwig & Mae. Three plays : Embedded, Apocalypse and Resurrection*, 2009) a, une première fois, réunies. C'est à présent en français que cette suite reprend forme, vingt ans après la production de ces pièces, qui, en leur temps, ont impressionné la critique et les spectateurs. Par exemple, Nicole Nolette s'intéressait aux « invectives dialoguées », Mariel O'Neill-Karch à « la mort implosive, porteuse de chaos » et Joël Beddows à « une liberté totale sur le plan artistique ». Dans son introduction à cette nouvelle édition, Nolette déclare que « *Ludwig & Mae*, c'est le spectacle de la méchanceté. [...] C'est le théâtre de la cruauté, une exposition théâtrale des leçons d'[Antonin] Artaud ». Devenues trilogie, ces pièces rendent compte d'un crescendo, depuis la crise d'un couple sur le point de se séparer, dont le tragique aboutissement est le suicide de Ludwig, jusqu'à ce que le calme revienne dans un soliloque de Mae, avide de retrouver un équilibre perdu.

Certains lecteurs penseront peut-être que Ludwig et Mae (ainsi que les considérations littéraires et artistiques qui les accompagnent) ne sont pas aussi chaotiques qu'il ne paraît, mais qu'ils traduisent, somme toute, des constellations d'idées et de comportements largement répandus. Ludwig et Mae pourraient incarner ce que le couple d'Antigone et Hémon, qui lui aussi se suicidera, dans la pièce de Jean Anouilh (1944) auraient pu devenir si Hémon, avec son argument en faveur d'une vie à deux sans histoire, avait su convaincre sa compagne et prévenir la tragédie. Quatre années de vie commune ont usé le quotidien de Ludwig et Mae ; cette dernière s'ennuie ; lui étouffe de sensations qu'il ne peut démêler. De ce point de vue, leur vie peut sembler, tout simplement, banale, et non pas exceptionnellement torturée.

La litière, qui expose cette crise amoureuse, partage avec la pièce d'Anouilh, du moins à son début, une même langue limpide et brève qui envisage les événements à venir et offre la poésie en réponse à la mort : « Mae : Je vais te laisser un jour, tu le sais ? Ludwig : Et le lendemain je vais me trancher les poignets. Mae : Ne recommence pas, Ludwig. Ludwig : Je ne recommencerai pas, Mae. Bonne nuit. »

Rappel n'est peut-être pas tant une lecture qu'une psalmodie, un chantonnement lent et progressif qui apprivoise la mort et redit les conflits qui agitent Ludwig avant le geste fatidique.

Entouré de La muse, Un page et La vache, ses compagnons qui l'interpellent, le jeune homme sent le tournoiement intarissable de ses pensées et de son ressentiment tel une danse mortuaire étrangement entraînant : « La muse (à Un pape) : Disciple crustaço-méningétique. Un pape (à La muse) : Plotture chronique. La vache (à La muse) : Haleine de nombril. [...] La muse (à La vache) : Ongle incarné. La vache (aux deux) : Commensaux nécrobiologiques ! Un pape (à La vache) : Mime momifié. La muse (tout haut) : Pwouète transcendantaliste ! La vache (tout haut) : Herborivore cristallisé ! Un pape (tout haut) : Amibe tonitruante ! ». Ludwig meurt.

Ressusciter apparaît alors comme la réconciliation attendue après ces tentatives de dialogue échouées.

Une excellente trilogie.

Eric Jamme